

The Project Gutenberg eBook of La Pupille

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you'll have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: La Pupille

Author: Fagan

Release date: October 7, 2008 [eBook #26822]

Most recently updated: January 4, 2021

Language: French

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LA PUPILLE ***

Produced by Daniel Fromont

[Transcriber's note: Christophe-Barthélemi Fagan (1702-1755), *La Pupille*, 1734, édition de 1760]

LA PUPILLE,

COMEDIE,

PAR FAGAN,

Représentée, pour la première fois, le 5 juillet

1734.

NOTICE SUR FAGAN.

Christophe-Barthélemi FAGAN, né à Paris le 30 mars 1702, reçut une éducation très soignée. La perte totale de la fortune de son père avoit obligé ce dernier à accepter une place au bureau des consignations, et força également le jeune homme à prendre un emploi dans la même partie.

L'agrément de son esprit le fit accueillir dans diverses sociétés. Il y rencontra Pannard, se lia avec lui, et bientôt ils composèrent ensemble plusieurs opéras comiques qui eurent du succès. Le goût de Fagan pour le théâtre s'en accrut de plus en plus, et, excité par les besoins d'une famille nombreuse, il entreprit de travailler seul pour le théâtre François. La première pièce qu'il y donna fut LE RENDEZ-

VOUS. Cette petite comédie en un acte, et en vers, représentée pour la première fois le 27 mai 1733, eut douze représentations très suivies. L'année suivante, le 11 février, il fit jouer LA GRONDEUSE, aussi en un acte et en prose, qu'il retira après la cinquième représentation. Le 5 juillet de la même année, parut LA PUPILLE, que l'on regarde généralement comme le chef-d'oeuvre de l'auteur. Cette charmante comédie en un acte et en prose fut applaudie avec enthousiasme pendant vingt-trois représentations. LUCAS ET PERRETTE OU LE RIVAL UTILE, comédie en un acte et en vers, mise au théâtre le 17 novembre de la même année 1734, ne fut jouée que deux fois.

L'AMITIE RIVALE DE L'AMOUR, comédie en un acte, en vers, jouée le 16 novembre 1735, excita beaucoup de tumulte dans le parterre à la première représentation; elle fut cependant jouée dix fois, et a été reprise avec quelque succès.

LES CARACTERES DE THALIE, comédie en trois actes, mise au théâtre le 15 juillet 1737, fut jouée dix-huit fois avec succès. Chaque acte de cette pièce formoit une comédie entière. La première en un acte, en vers, étoit L'INQUIET; la seconde en un acte, en prose, avoit pour titre L'ETOURDERIE; et la troisième, aussi en un acte en prose, que l'on joue encore aujourd'hui, est intitulée LES ORIGINAUX.

LE MARIE SANS LE SAVOIR, comédie en un acte, en prose, représentée le 8 janvier 1739, ne fut donnée que six fois.

JOCONDE, comédie en un acte, en prose, donnée le 5 novembre 1740, eut quatorze représentations.

L'HEUREUX RETOUR, comédie en un acte, en vers, composée à l'occasion de la convalescence du roi et de son retour de Metz à la cour, fut mise au théâtre le 6 novembre 1744, et eut quinze représentations.

On trouve encore dans les oeuvres de l'auteur LE MUSULMAN, comédie en un acte, en prose, LE MARQUIS AUTEUR, comédie en un acte en vers, et L'ASTRE FAVORABLE, comédie en un acte et en vers libres. Ces trois pièces étoient destinées au théâtre François, mais elles n'ont pas été représentées.

Fagan mourut à Paris le 8 avril 1755, dans sa cinquante-quatrième année.

PERSONNAGES.

ARISTE.

ORGON, ami d'Ariste.

LE MARQUIS VALERE, neveu d'Orgon.

JULIE.

LISETTE, suivante de Julie.

Un laquais, personnage muet.

La scène est à Paris, dans l'appartement d'Ariste.

LA PUPILLE,

COMEDIE.

SCENE I.

ORGON, LE MARQUIS.

ORGON.

Valère, encore un coup, songez à ce que vous me faites faire.

LE MARQUIS.

Que je sois anéanti, mon oncle, si je veux, pour toute chose au monde, vous engager dans une fausse démarche. Faut-il vous le répéter cent fois? Je vous dis que je suis avec elle sur un pied à ne pouvoir pas reculer.

ORGON.

Mais ne vous flattez-vous pas? Etes-vous bien sûr d'être aimé?

LE MARQUIS.

Si j'en suis sûr? Premièrement, quand je viens ici, à peine ose-t-elle me regarder: preuve d'amour; et quand je lui parle, elle ne me répond pas le mot: preuve d'amour; et quand je parois vouloir me retirer, elle affecte un air plus gai, comme pour me dire: "Pourquoi me fuyez-vous, marquis? Craignez-vous de me sacrifier quelques moments? Restez, petit volage, restez; je vais vaincre le trouble où me jette votre présence, et vous fixer par mon enjouement. Mon esprit va briller aux dépens de mon coeur. J'aime mieux que vous me croyez moins tendre, et vous paroître plus aimable. Demeurez, mon adorable marquis! demeurez...." Je pourrais vous en dire davantage; mais vous me permettrez de me taire là-dessus: il faut être modeste.

ORGON.

Ces preuves-là me paroissent assez équivoques. Au surplus, Ariste est trop judicieux et trop mon ami pour s'opposer à ce mariage, si sa pupille y consent... (Voyant paroître Ariste dans le fond.) Je le vois sortir de son appartement. Retirez-vous.

LE MARQUIS.

Y a-t-il quelque inconvénient que je reste? Vous porterez la parole: il donnera son consentement; je donnerai le mien: on fera venir Julie; ce sera une chose faite.

ORGON.

Les affaires ne se mènent pas si vite. Retirez-vous, vous dis-je.

LE MARQUIS.

Cependant....

ORGON, l'interrompant.

Retirez-vous.

LE MARQUIS.

Allons donc. Je reviendrai, quand il sera question d'épouser.

(Il sort.)

SCENE II.

ARISTE, ORGON.

ORGON.

Bon jour au seigneur Ariste.

ARISTE.

On vient de me dire que vous étiez ici, Orgon; je suis charmé de vous voir.

ORGON.

Je suis charmé, moi, de voir la santé dont vous jouissez. Sans flatterie, vous ne paraissez pas trente-cinq ans; et.... vous en avez bien dix par de-là.

ARISTE.

La vie tranquille et réglée que je mène depuis quelque temps, me vaut ce peu de santé dont je jouis.

ORGON.

Ma foi! une femme vous siérait fort bien.

ARISTE.

A moi? Vous plaisantez, Orgon.

ORGON.

Ah! il est vrai que vous avez toujours été un peu philosophe, et, par conséquent, peu curieux d'engagement.

ARISTE.

Il y a eu, dans ce qu'on appelle philosophes, des gens qui ne se sont point mariés, et peut-être ont-ils bien fait. Mais, selon moi, le célibat n'est point essentiel à la philosophie; et je pense qu'un sage est un homme qui se résout à vivre comme les autres, avec cette seule différence qu'il n'est esclave ni des évènements, ni des passions. Ce n'est donc point par philosophie, mais parce que j'ai passé l'âge de plaire que je vous demande grâce sur cet article-là.

ORGON.

Ce que je vous en dis est par forme de conversation. Parlons-en donc pour un autre. Votre dessein n'est-il pas de pourvoir Julie?

ARISTE.

Oui. C'est dans cette vue que je l'ai retirée du couvent.

ORGON.

Je crois même vous avoir entendu dire que son père, en vous la confiant, vous avoit recommandé de lui faire prendre un parti, dès qu'elle seroit en âge.

ARISTE.

Cela est encore vrai, et je m'y détermine d'autant mieux que je compte faire un bon présent à quiconque l'épousera; car elle a des sentiments dignes de sa naissance: elle est douce, modeste, attentive; en un mot, je ne vois rien de plus aimable ni de plus sage. Il y a peut-être un peu de prévention de ma part.

ORGON.

Non; elle est parfaite, assurément: mais il se passe quelque chose dont vous n'êtes peut-être pas

instruit.

ARISTE.

Comment! que se passe-t-il donc?

SCENE III.

LE MARQUIS, dans le fond, et sans se montrer d'abord; ARISTE, ORGON.

ORGON, à Ariste.

J'ai un neveu, de par le monde.

ARISTE.

Je le sais. Ne se nomme-t-il pas Valère?

ORGON.

Tout juste.

ARISTE.

Je l'ai vu quelquefois au logis.

LE MARQUIS, se jetant entre eux deux.

Oui, monsieur. Je viens vous avouer, et vous expliquer ce que mon oncle ne vous dit que confusément. Il est vrai que Julie....

ORGON, l'interrompant.

Eh! que diable! laissez-moi.

LE MARQUIS, à Ariste.

Monsieur, excusez; mon oncle ne s'est jamais piqué d'être orateur, et... Vous me voyez, je vous demande grâce pour Julie ; je vous la demande pour moi-même. Nous sommes coupables de vous avoir caché.... (Voyant qu'Orgon se met en colère.) Mais, je vois que le feu s'allume dans les yeux de mon oncle; je ne veux point l'irriter.

ORGON.

Je vous promets que si vous paraissez avant que je vous le dise, je....

LE MARQUIS, l'interrompant.

Je ne crois pas que ce que je fais soit hors de sa place. N'importe, il faut céder; je me retire.

(Il sort.)

SCENE IV.

ARISTE, ORGON.

ORGON.

Il est tant soit peu étourdi, comme vous voyez: aussi me suis-je long-temps tenu en garde contre ses discours; mais enfin il m'a parlé d'une façon à me persuader que la pupille et lui ne sont point mal ensemble.

ARISTE.

J'en reçois la première nouvelle. Si cela est, je ne conçois pas pourquoi Julie m'en a fait un mystère; car je l'ai vingt fois assurée que je ne gênerois jamais son inclination, et je m'opposerois encore moins à celle qu'elle pourroit avoir pour une personne qui vous appartient. Une si grande réserve de sa part me pique, je vous l'avoue, et me surprend en même temps.

ORGON.

Une première passion est un mal que l'on voudroit volontiers se cacher à soi-même.

SCENE V.

JULIE, LISETTE, se tenant d'abord dans le fond; ARISTE, ORGON.

ORGON, bas, à Ariste, en apercevant Julie.

La voilà, je crois, qui paroît. Elle est, ma foi, aimable.

JULIE, bas, à Lisette.

Ariste parle à quelqu'un. N'avançons pas, Lisette.

LISETTE.

Vous êtes la première personne jeune et jolie qui craigniez de vous montrer.

ARISTE, à Julie.

Approchez, Julie. (En lui montrant Orgon.) Vous êtes sans doute instruite du sujet qui amène monsieur ici? Il me fait une proposition à laquelle je souscris volontiers, si elle vous touche autant que l'on me le fait entendre.

JULIE, troublée.

J'ignore, monsieur, de quoi il est question.

ARISTE.

Ne dissimulez pas davantage. J'aurois lieu de m'offenser du peu de confiance que vous auriez en moi. Rassurez-vous, Julie ; votre penchant n'est point un crime, et je ne vous reproche rien, que le secret que vous m'en avez fait.

JULIE.

En vérité, monsieur... (A Lisette.) Lisette?...

LISETTE, l'interrompant.

Eh bien! Lisette? Je gage qu'on veut vous parler de mariage. Cela est-il si effrayant? Il y a cent filles qui, en pareil cas, seroient intrépides.

ARISTE, bas, à Orgon.

Elle s'obstine à se taire. Il faut lui pardonner cette timidité. Je fais réflexion que je lui parlerai mieux en particulier. Laissons-la revenir de l'embarras que tout ceci lui cause, et soyez persuadé que je m'emploierai tout entier pour que la chose aille selon vos désirs.

ORGON, bas.

Je vous en suis obligé. (Regardant Julie.) Elle a une certaine grâce, une certaine modestie qui me feroient souhaiter d'être mon neveu.

(Il sort, en saluant affectueusement Julie, et Ariste va le reconduire.)

SCENE VI.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

Vous vous êtes ennuyée au couvent. Vous êtes sourde aux propositions de mariage. Oserois-je demander, mademoiselle, ce que vous comptez devenir? Orgon, que vous venez de voir, est oncle du marquis, qui, selon les apparences, a fait faire des démarches auprès d'Ariste.

JULIE.

Ah! ne me parle point du marquis.

LISETTE.

Pourquoi donc? Parce qu'il a la tête un peu folle, qu'il est grand parleur, prévenu de son mérite, et même un peu menteur? Bon! bon! il est jeune et vous aime; cela ne suffit-il pas? Le commerce tomberoit, si l'on y regardoit de si près.

JULIE.

Je connois quelqu'un à qui on ne sauroit reprocher aucun de ces défauts; qui est humble, sensé, poli, bienfaisant; qui sait plaire sans les dehors affectés et les airs étourdis qui font valoir tant d'autres hommes.

LISETTE.

Oui-dà? Cette peinture est naïve. Seroit-ce l'esprit seul qui l'auroit faite?

JULIE.

Non, Lisette, puisqu'il faut l'avouer.

LISETTE.

Eh! que ne parlez-vous? Quelle crainte ridicule vous a fait garder le silence si long-temps? Vous êtes trop bien née pour avoir fait un choix indigne de vous. Vous avez un tuteur qui porte la complaisance au-delà de l'imagination, et qui ne vous contraindra pas. Quelle difficulté vous reste-t-il donc à vaincre?

JULIE.

La difficulté est d'en instruire celui que j'aime.

LISETTE.

La difficulté est de l'en instruire? Cette personne-là est donc bien peu intelligente. J'en croirois, moi, vos yeux sur leur parole.

JULIE.

Quand mes yeux parleroient beaucoup, je ne sais si on les entendroit encore. Mais j'ai soin qu'ils n'en disent pas trop; car, Lisette, voici l'embarras où je suis. Quoique je sois jeune et que l'on me trouve quelques charmes, quoique j'aie du bien et que celui que j'aime et moi soyons de même condition, je crains qu'il n'approuve pas mon amour, et s'il m'arrivoit d'en faire l'aveu et que j'essuyasse un refus, je mourrois de douleur.

LISETTE.

Je vous suis caution que jamais homme, usant et jouissant de sa raison, ne vous refusera. Qui pourroit le porter à agir de la sorte?

JULIE.

Son excès de mérite.

LISETTE.

Je ne conçois rien à cela. (Après avoir rêvé un instant.) Mais, attendez. Que ne m'en faites-vous la confiance, à moi? Vous me demanderez le secret, je vous promettrai de le garder: je n'en ferai rien; il transpirera, fera un tour par la ville, viendra aux oreilles du monsieur en question, et quand il sera instruit, selon l'air du bureau, vous aurez la liberté d'avouer ou de nier.

JULIE.

Non, je ne puis te le nommer. Outre cette crainte dont je viens de te parler, outre une certaine pudeur qui me feroit souhaiter qu'on me devinât, je crains de passer dans le monde pour extraordinaire, pour bizarre; car mon choix est singulier. Mais pourquoi m'en faire une honte? L'impression qu'un caractère vertueux fait sur les coeurs est-elle donc une foiblesse que l'on n'ose avouer?

LISETTE.

Oh! ma foi, mademoiselle, expliquez-vous mieux, s'il vous plaît. Vous craignez de passer pour extraordinaire, et franchement vous l'êtes. O ciel! je renoncerois plutôt à toutes les passions de l'univers que d'en avoir une d'une nature à n'en pouvoir pas parler.

SCENE VII.

ARISTE, JULIE, LISETTE.

ARISTE, à Lisette.

Lisette, retirez-vous.

(Lisette sort.)

SCENE VIII.

ARISTE, JULIE.

ARISTE, à part.

Elle a quelquefois entendu parler du marquis comme d'un homme peu formé; elle craint sans doute que je ne la désapprouve.

JULIE, à part.

Quel parti prendre avec un homme trop modeste pour rien entendre?

ARISTE.

Je ne devrois point, Julie, paroître en savoir plus que vous ne voulez m'en dire; mais enfin, les soins que j'ai pris de votre enfance et l'amitié que je vous ai toujours témoignée, me font prétendre à ne rien ignorer de ce qui vous touche. Quelques amis m'ont parlé en particulier. Ce n'est pas tout. Depuis un temps, je vous trouve rêveuse, inquiète, embarrassée. Il faut que vous en conveniez, Julie, quelqu'un a su vous toucher.

JULIE.

J'en conviendrai, monsieur. Oui, quelqu'un a su me plaire; mais ne tenez point compte de ce qu'on a pu vous dire, et ne me demandez point qui est celui pour qui je sens du penchant, car je ne puis me résoudre à vous le déclarer.

ARISTE.

Auriez-vous fait un choix.....?

JULIE, l'interrompant.

Je ne pouvois pas mieux choisir: la raison, l'honneur, tout s'accorde avec mon amour.

ARISTE.

Eh! quand cet amour a-t-il commencé?

JULIE.

En sortant du couvent... Quand je commençai à vivre avec vous.

ARISTE.

Mes soupçons ne peuvent tomber que sur peu de personnes... Encore une fois, Julie, je sais ce qui se passe; et, d'avance, je puis vous répondre que votre amour est payé du plus tendre retour, que l'on désire de vous obtenir, avec l'ardeur la plus vive et la plus constante.

JULIE.

Si vous devinez juste, mon sort ne sauroit être plus heureux.

ARISTE.

Je ne crois pas me tromper; mais, après les assurances que je vous donne, quelle raison auriez-vous encore de me taire son nom? N'est-ce pas une chose qu'il faut que je sache, tôt ou tard, puisque mon consentement vous est nécessaire?

JULIE.

Ce seroit à vous à le nommer... Je vois bien que vous ne m'entendez pas.

ARISTE.

Je vous entends, sans doute; et je le nommerois si je n'avois pas mérité d'avoir plus de part à votre confiance.

JULIE.

Vous l'auriez cette confiance, si je n'étois pas certaine que vous combattrez mes sentiments.

ARISTE.

Moi, les combattre! Suis-je donc si intraitable! Pouvez-vous douter de mon coeur? Croyez que je n'aurai point de volonté que la vôtre. J'en ferai serment, s'il le faut.

JULIE.

Puisque vous le voulez, je vais donc tâcher de m'expliquer mieux.

ARISTE.

Parlez.

JULIE.

Mais je prévois qu'après je ne pourrai plus jeter les yeux sur vous.

ARISTE.

Cela n'arrivera pas, car je serai de votre sentiment.

JULIE.

Non, après un tel aveu, permettez que je me retire.

ARISTE.

Volontiers.... Mais ne craignez rien, encore un coup. Nommez-le moi; vous me verrez aller, de ce pas, assurer de mon consentement celui que vous avez choisi.

JULIE.

Vous le trouverez aisément; je vais vous laisser avec lui.... Représentez-lui qu'il est peu convenable à une fille de se déclarer la première; déterminez-le à m'épargner cette honte.... Je vous laisse avec lui.... C'est, je crois, vous le faire connoître d'une façon à ne pas vous y méprendre.

(Elle veut se retirer; mais elle voit venir le marquis, ce qui la fait rester.)

SCENE IX

LE MARQUIS, ARISTE, JULIE.

ARISTE, à part.

Ne sommes-nous pas seuls?... Que penser de ce discours?

LE MARQUIS, à part, au fond du théâtre.

Je les trouve fort à propos ensemble.

JULIE, à part.

Que vient faire ici le marquis?... Le fâcheux contre-temps!

LE MARQUIS, à Julie.

Je vous trouve donc, divine personne?... (A Ariste.) Eh bien! seigneur Ariste, mon oncle m'a rapporté que vous agissiez en galant homme. Tout est convenu, sans doute.

ARISTE, à part.

Je ne l'avois pas vu d'abord; mais voilà l'énigme expliquée.

LE MARQUIS.

Mais quel présage funeste! L'un parle tout seul et ne me répond pas; l'autre détourne la tête et me fait un clin d'oeil. Comment interpréter tout ceci?

JULIE.

Un clin-d'oeil! Qui? moi, monsieur?

LE MARQUIS.

Oui, ma charmante. Qu'en dois-je augurer? Mon oncle auroit-il fait un faux rapport? auroit-on juré de traverser nos feux? Parlez.... (A Ariste.) Ah! seigneur Ariste, dissipez une inquiétude mortelle.

JULIE, à part.

Que je suis malheureuse!

ARISTE.

Vous avez lieu d'être, tous deux, contents; rien ne s'oppose à vos désirs, la volonté de Julie est une loi pour moi.... (Au marquis.) Et, à votre égard, monsieur, l'amitié que j'ai toujours eue pour votre oncle est trop intime pour que je ne consente pas volontiers à ce qui peut en resserrer les noeuds.

LE MARQUIS.

Vous nous rendez la vie. Vous êtes un homme charmant, divin, adorable. Je vous sais bon gré de n'avoir pas d'entêtement ridicule et de connoître que je vau quelque chose.

ARISTE.

Vous appartenez à de trop honnêtes gens pour ne pas espérer que vous rendrez une femme heureuse.

LE MARQUIS.

Ecoutez donc, nous sommes jeunes, riches; nous nous aimerons : il faudroit qu'une influence bien maligne tombât sur nous pour nous rendre malheureux. Il est vrai que le diable s'en mêle quelquefois.

ARISTE.

Je vais trouver Orgon, et lui apprendre que tout va selon ses intentions..... Nous reviendrons bientôt, pour prendre les arrangements nécessaires.... (A Julie, en montrant le marquis.) Monsieur voudra bien vous tenir compagnie, Julie, pendant le peu de temps que je suis obligé de vous quitter.

LE MARQUIS.

Allez, allez, monsieur, je me charge de ce soin.

(Ariste sort.)

SCENE X.

JULIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à demi-voix.

Voilà une petite personne bien contente.

JULIE.

Tout-à-fait, monsieur. Je vous prie de vouloir bien me dire ce que tout ceci signifie.

LE MARQUIS.

Comment! vous le dire? La chose est, je crois, assez claire.
On comble nos vœux, on nous marie.

JULIE.

On nous marie?... Dites-moi donc quel rapport, quelle liaison il y a entre vous et moi?

LE MARQUIS.

Je ne sais si je me trompe, mais je me suis flatté qu'il y en avoit tant soit peu.

JULIE.

Et vous auriez osé faire parler à Ariste sur cette confiance?

LE MARQUIS.

Assurément. En êtes-vous fâchée? Je ne le crois pas. Je sais que c'est à l'amant à faire des démarches. Une fille aimeroit passionnément qu'une bienséance mal entendue lui prescrivit de se taire; aussi, quand on est instruit du bel usage, on lui épargne la peine de se déclarer. Vos yeux ont trop su me parler pour que je demeurasse dans l'inaction; et, si vous voulez m'ouvrir votre cœur, vous conviendrez que vous m'en savez quelque gré.

JULIE.

En vérité, monsieur, un pareil discours me semble bien extraordinaire.

LE MARQUIS.

Oh çà! si vous voulez que nous soyons amis, il faut vous défaire de cette retenue hors de saison. Que diable! quand on se convient, et que les tuteurs, les oncles et tous ces animaux-là consentent, à quoi bon se contraindre?

JULIE.

Si l'on consent de votre côté, je puis vous assurer qu'il n'en est pas de même du mien.

LE MARQUIS.

Quoi! votre tuteur ne vient pas, dans le moment, de me témoigner le plaisir que lui fait notre union?

JULIE.

Il est dans l'erreur, et je l'en aurois déjà désabusé si la surprise où je suis me l'avoit permis.

LE MARQUIS.

Quel est donc votre dessein? Avez-vous envie qu'il s'oppose à ce que vous désirez vous-même?

JULIE.

Mais, encore une fois, sur quel fondement vous êtes-vous imaginé ce désir de ma part?

LE MARQUIS.

La question est charmante! Savez-vous bien qu'à la fin je me fâcherai?

JULIE.

Mais vraiment, vous vous fâcherez si vous voulez. Soyez persuadé que je n'ai, de ma vie, pensé à vous.

LE MARQUIS.

C'est une façon de parler.

JULIE.

Non; vous pouvez prendre ce que je dis à la lettre.

LE MARQUIS.

Allons, allons, je sais ce que j'en dois croire.

JULIE.

Ne poussez pas, croyez-moi, plus loin l'extravagance.

LE MARQUIS.

Ne soyez pas plus long-temps cruelle à vous-même.

JULIE.

Finissons, de grâce.

LE MARQUIS.

Franchement, vous croyez donc ne me point aimer?

JULIE.

Je le crois, et rien n'est plus certain.

LE MARQUIS.

Je vous permets de me haïr toujours de même.

JULIE.

Je ne puis plus soutenir un pareil entretien.

LE MARQUIS.

Un coeur qui ne sent point son mal est dangereusement atteint.

JULIE, à part.

La fatuité est un ridicule bien insupportable.

LE MARQUIS, à part.

Cette fille prend plaisir à se donner la torture.

SCENE XI.

ARISTE, ORGON, JULIE, LE MARQUIS.

ORGON, à Ariste, au fond du théâtre.

Ce que vous me dites là me fait un grand plaisir.... (Montrant Julie et le marquis.) Les voilà, ces pauvres enfants! Que l'on passe d'heureux moments à cet âge!

ARISTE.

Je ne perds point de temps, comme vous voyez: mon empressement vous prouve combien je suis sensible à cet honneur.

ORGON.

Je suis d'avis que l'on dresse le contrat aujourd'hui. L'idée d'une noce me ragaillardit; et quoique la mode des violons soit passée, il faut en avoir et suivre la manière bourgeoise... (S'apercevant du trouble où sont Julie et le marquis.) Mais, il me semble que nos amants se boudent.... (Au marquis, en s'approchant.) Qu'as-tu donc, Valère? te voilà tout rêveur.

LE MARQUIS.

Une bagatelle, mon oncle.

ARISTE, à Julie, en s'approchant aussi.

Et vous, Julie, quel est le trouble où je vous vois?

JULIE.

Vous êtes dans l'erreur à mon égard. Je vous y ai laissé, parce que je n'ai point cru que les conséquences en seroient si promptes, ni si sérieuses: mais je me trouve forcée de vous dire que vous ne m'avez point entendue.

ARISTE.

Comment?

ORGON.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LE MARQUIS, à Julie.

Il n'est pas mal de le prendre sur ce ton! et c'est bien à vous à vous plaindre vraiment.... (A Ariste et Orgon.) Il est bon que vous sachiez que nous avons eu quelque altercation ensemble. Mademoiselle, sur un mot, se révolte, et fait la méchante.

ORGON.

Oh! n'est-ce que cela? Bon! bon! ce sont là de ces orages qui mènent les amants au port.

ARISTE, à Julie.

Ne vous repentez point de vous être déclarée. Il ne faut point, ma chère Julie, passer si promptement d'un sentiment à un autre. Votre querelle est une querelle d'amitié.

LE MARQUIS.

Faites-lui un peu sa leçon, je vous prie, monsieur.

ORGON, à Julie et au marquis.

Allons, allons, mes enfants, raccommodez-vous.

JULIE.

Laissez-moi, de grâce! Vous prenez un soin inutile.

ARISTE.

Julie, je vous en conjure! faites cesser ce mystère.

JULIE.

Non, monsieur. Contre toute raison, j'ai fait voir le foible de mon coeur: j'ai fait connoître celui pour qui je me déclarois; mais ses interprétations fausses, la conduite qu'il observe avec moi m'avertissent assez que je n'en ai que trop dit.

(Elle sort.)

SCENE XII.

ARISTE, ORGON, LE MARQUIS.

ORGON, au marquis.

Pourquoi donc vous attirer ces reproches? Il faut que vous lui ayez donné des sujets violents de se plaindre.

LE MARQUIS.

Non; cela m'étonne. La brouillerie est venue sue ce qu'elle m'a dit qu'il n'y avoit jamais eu de liaison

sincère entre elle et moi, et qu'il ne falloir point compter sur les discours des jeunes gens aimables.

ORGON.

Entre nous, tu as un air libertin qui ne me persuaderait point, si j'étais fille.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous, mon oncle? je ne me referai point. On a des façons aisées; on a du brillant: tout cela est naturel.... Mais quant à Julie, je la demande en mariage: n'est-ce pas assez lui prouver que je l'aime? Il faut qu'un joli homme soit furieusement épris pour former une pareille résolution.

ORGON.

A la vérité, je ne conçois pas qu'une fille puisse désirer quelque chose au-delà du mariage.... (A Ariste.) Mais, que dites-vous à tout cela, Ariste?

ARISTE.

Franchement, je ne sais. Il me vient différentes idées qui se détruisent les unes les autres. Ce que je vois, ce que j'entends, semble se contredire, et.... (Au marquis.) Mais, ce ne peut être que vous qu'elle aime?

LE MARQUIS.

Eh! vraiment non. Je le sais bien.

ARISTE.

Elle craint, comme vous dites, que votre passion pour elle ne soit pas sincère, et que vous ne soyez aussi inconstant que la plupart des jeunes gens, qui font profession de l'être?

LE MARQUIS.

Tout juste.

ARISTE.

Et elle s'exhale en reproches, parce que vous n'avez pas été assez prompt à la rassurer?

LE MARQUIS.

Je lui ai pourtant répété cent fois que nous étions faits l'un pour l'autre: mais il ne faut pas que cela vous surprenne; c'est le tourment d'un cœur bien épris de toujours douter de son bonheur.

ORGON, à Ariste.

Il est vrai qu'elle ne le croit pas où elle le voit.

SCENE XIII.

LISSETTE, ARISTE, ORGON, LE MARQUIS.

LISSETTE, à Ariste.

Que s'est-il donc passé ici, monsieur, et qui peut avoir si fort chagriné Julie? Elle est dans une

tristesse que je ne puis vous exprimer: elle parle de retourner au couvent. Je la questionne; elle ne me répond que par des soupirs. Enfin, elle m'envoie vous demander si, avec la permission de ces messieurs, elle pourrait vous entretenir un moment?

ARISTE.

Je l'entendrai tant qu'il lui plaira.

LE MARQUIS, chantant.

"Divin Bacchus!... La, la, la!"

ORGON.

Je donnerois, je crois, mon bien, pour être aimé de la sorte.
Tu ne sens pas ton bonheur, mon neveu.

LISETTE.

Il faut bien que monsieur votre neveu lui ait donné quelque sujet de mécontentement; car elle s'est écriée plusieurs fois: "Ah! dans quel trouble me jette ce Valère! Qu'il me cause d'embarras et de peine! Quel supplice d'aimer sans retour!"

ORGON, à part.

La pauvre enfant!

LE MARQUIS.

Je suis fâché qu'elle ne me croie pas sur ma parole.

LISETTE.

Allez, cela est mal à vous, monsieur. Les hommes sont bien ingrats et bien insensibles. Hélas! elle avoit beau me dire qu'elle ne vous aimoit pas, j'ai toujours bien remarqué, moi, ce qui en étoit, et cela n'est que trop vrai pour elle.

LE MARQUIS.

Crois-moi, mon enfant, elle n'est pas la première.

ORGON.

Ecoutez, Valère. Je suis d'avis que vous alliez trouver cette aimable personne, que vous lui juriez encore que vous êtes pénétré de sa beauté et de son mérite; enfin, que vous ne la laissiez pas dans un trouble que vous pouvez dissiper.

LE MARQUIS.

Ah! que me demandez-vous? Faut-il que je redise un million de fois la même chose? Non, je ne le puis. Je suis piqué aussi de mon côté.

ORGON.

Quoi! vous faites le cruel?

LISETTE, à part.

Est-il possible que l'impertinence soit un titre pour être aimé?

ARISTE, au marquis.

Julie étant forcée, par son ascendant, à se déclarer pour vous, il ne vous sied pas, monsieur, d'user de rigueur. Etre aimé est un bien digne d'envie, et le plus bel apanage de l'humanité; mais c'est en abuser que de manquer d'égards pour les personnes qui nous rendent hommage, et de ne pas épargner à un sexe plein de charmes jusqu'à la moindre inquiétude.

ORGON.

C'est aussi mon sentiment.

LE MARQUIS, à Ariste.

Je sais comment on doit conduire une passion.

ARISTE, à Lisette.

Lisette, dites à Julie que je l'attends ici.

(Lisette sort.)

SCENE XIV.

ARISTE, ORGON, LE MARQUIS.

ORGON, à Ariste.

Puisqu'elle veut vous parler en particulier, nous allons vous laisser libres. Tâchez, dans cet entretien, de lui remettre l'esprit et de l'assurer que mon neveu est bien son petit serviteur.

LE MARQUIS, à Ariste.

Oui, l'on peut toujours compter sur moi: on y peut compter.
Nous reviendrons savoir de quoi elle vous aura entretenu.

(Il sort avec Orgon.)

SCENE XV.

ARISTE, seul.

L'homme le plus en garde contre la présomption est encore bien foible de ce côté-là. J'ai pu interpréter deux fois en ma faveur les paroles de Julie. Oui, Ariste, tu as beau en rougir, il t'est venu deux fois en idée qu'on te faisoit une déclaration d'amour. A toi! à toi! Oh! quelle extravagance! quelque mystérieuse que soit sa conduite, je n'en saurois douter, ce neveu d'Orgon a su lui plaire. Il y a bien quelque chose à dire contre lui, et parmi tant de jeunes gens aimables que le hasard présente à Julie, j'avoue qu'elle auroit pu mieux choisir. Elle a assez d'esprit pour s'en apercevoir elle-même; et c'est, si je ne me trompe, un combat de raison et d'amour qui cause en elle tant d'indécision. (Voyant paroître Julie.) Mais la voilà.

SCENE XVI.

JULIE, ARISTE.

JULIE.

Vous me voyez revenir, monsieur, quoique je vous aie quitté avec assez de vivacité. J'ai fait réflexion que ce pouvoit être un sage motif dans celui que je veux avoir pour époux, qui le fait douter de mon penchant. Je voudrois répondre aux objections qu'il pourroit me faire, et l'assurer combien il est digne de mon estime.

ARISTE.

Je n'ai pas bien compris quelle espèce de dispute il pouvoit y avoir entre vous et le marquis, mais je ne puis que vous engager tous deux à vous réconcilier au plus tôt. La sympathie est une loi impérieuse à laquelle on veut en vain se soustraire, et quelque réflexion que la raison nous inspire, il faut céder au trait qui nous a frappés, quand le destin le veut.

JULIE, à part.

Il est toujours dans l'erreur, et je n'ose encore l'en tirer.

ARISTE.

Me sera-t-il permis de le dire? Je sens bien ce qui fait votre peine. Vous craignez que le monde ne soit pas aussi convaincu du mérite du marquis que vous l'êtes; et, à mon égard, il faudroit qu'il fût plus parfait pour qu'il me parût digne de vous. Mais enfin le penchant que vous avez pour lui me le fait respecter, et le justifie devant moi de tous ses défauts.

JULIE.

Vous me conseillez donc de le prendre pour époux?

ARISTE.

Je vous conseille, comme j'ai toujours fait, de ne consulter que votre coeur.

JULIE.

Si vous me conseillez de ne consulter que mon coeur, je suivrai votre avis. Je suis, pour la dernière fois, résolue de découvrir mes véritables sentiments; mais comme il en coûte toujours infiniment à les déclarer, je cherche quelque innocent stratagème, et je pense qu'une lettre m'épargneroit une partie de ma honte.

ARISTE.

Eh bien! écrivez. Il est permis d'écrire à un homme que l'on est sur le point d'épouser. Une lettre, effectivement, expliquera ce que vous n'auriez peut-être pas la force de dire de bouche, et l'explication est nécessaire après le petit démêlé que vous avez eu ensemble.

JULIE.

J'exigerois encore de votre complaisance que vous l'écrivissiez pour moi.

ARISTE.

Volontiers.

JULIE.

Je suis prête à la dicter.

ARISTE, montrant un bureau, devant lequel il va s'asseoir.

Voilà, sur ce bureau, tout ce qu'il faut pour cela. (A part.) Le marquis, après tout, est homme de condition, et s'il a quelques défauts, l'âge l'en corrigera. (A Julie.) Allons, dictez, me voilà prêt.

JULIE, dictant.

"Vous être trop intelligent pour ne pas savoir le secret de mon coeur."

ARISTE, lisant, après avoir écrit.

"De mon coeur."

JULIE, dictant.

"Mais un excès de modestie vous empêche d'en convenir."

ARISTE, après avoir écrit.

Bon!

JULIE, dictant.

"Tout vous fait voir que c'est vous que j'aime."

ARISTE, après avoir écrit.

Fort bien.

JULIE.

Oui, c'est vous que j'aime... M'entendez-vous?

ARISTE.

J'ai bien mis.

JULIE, dictant.

"Je vous suis déjà attachée par la reconnaissance."

ARISTE, à part.

De la reconnaissance au marquis?

JULIE.

Ecrivez donc, monsieur.

ARISTE.

Allons. (A part.) Il faut écrire ce qu'elle veut. (Lisant, après avoir écrit.) "Par la reconnaissance."

JULIE, dictant.

"Mais j'y joins un sentiment désintéressé."

ARISTE, lisant, après avoir écrit.

"Désintéressé."

JULIE.

"Et pour vous prouver que vous devez bien plus à mon penchant...."

ARISTE, après avoir écrit.

Après?

JULIE.

"Je voudrais n'avoir point reçu de vous tant de soins généreux dans mon enfance."

ARISTE, sans écrire.

Y pensez-vous, Julie?... (A Part.) L'ai-je entendu, ou si c'est une illusion?

JULIE, à part.

Pourquoi ai-je rompu le silence? Je me doutois bien qu'il recevrait mal un pareil aveu!

ARISTE, se levant.

Julie!

JULIE.

Ariste!

ARISTE.

A qui donc écrivez-vous cette lettre?

JULIE.

C'est au marquis, sans doute.

ARISTE.

Il ne faut donc point parler des soins de votre enfance. Ce seroit un contre-sens.

JULIE.

J'ai tort.... je l'avoue; et cela ne sauroit lui convenir.

ARISTE.

C'est donc par distraction que cela vous est échappé?

JULIE.

Assurément. Les bienfaits n'étant point à lui, il n'en doit point recueillir le salaire.

ARISTE.

Voyez donc ce que vous voulez substituer à cela?

JULIE.

J'en ai assez dit pour me faire entendre.

ARISTE.

En ce cas, il ne s'agit donc que de finir le billet par un compliment ordinaire, et de l'envoyer de votre part?

JULIE.

Envoyez-le, de ma part, puisque vous croyez que je doive le faire.

ARISTE, appelant.

Holà! quelqu'un....

SCENE XVII.

UN LAQUAIS, ARISTE, JULIE.

ARISTE, au laquais.

Portez ce billet....

(Julie fait un geste, comme pour empêcher qu'Ariste ne donne la lettre au laquais.)

ARISTE, à Julie.

N'est-ce pas au marquis?

JULIE, d'un ton piqué.

Oui, monsieur; encore une fois, qui peut vous arrêter?

ARISTE, au laquais.

Tenez donc.... Portez cette lettre à Valère.

(Le laquais sort.)

SCENE XVIII.

ARISTE, JULIE.

JULIE, à part.

De quel trouble suis-je agitée?

ARISTE, à part.

Quels coups redoublés attaquent ma raison!

JULIE, à part.

Je ne puis prendre sur moi d'en dire davantage.

ARISTE, à part.

Toute ma prudence échoue.

JULIE, à part.

Il désapprouve la passion la plus pure.... Je meurs de confusion.

SCENE XIX.

LISETTE, ARISTE, JULIE.

LISETTE, à part.

La conversation me paroît terminée... (A Ariste.) Orgon, qui est là-dedans, monsieur, est impatient de savoir le résultat de votre entretien, et demande s'il peut paroître à présent.

ARISTE, à part.

Ce n'est qu'en me retirant que je puis cacher ma défaite.

(Il sort.)

SCENE XX.

JULIE, LISETTE.

LISETTE, à part.

Ah! ah! voilà qui est singulier!... (A Julie.) Pourquoi donc, mademoiselle, se retire-t-il ainsi sans me répondre?

JULIE, à part.

Son mépris pour moi est-il assez marqué?

(Elle sort.)

SCENE XXI.

LISETTE, seule.

Fort bien! autant de raison d'un côté que de l'autre. D'où cela peut-il provenir? Il me vient dans l'esprit.... N'aimeroit-elle pas Valère? Auroit-elle fait à Ariste l'aveu de quelque passion bizarre, que le bon monsieur, malgré sa complaisance, n'aura pas pu approuver? Quelle honte que je ne sois pas mieux instruite! Suivante et curieuse, autant et plus qu'une autre, je ne saurai pas le secret de ma maîtresse? Oh! je le saurai, assurément! C'est un affront que je ne puis plus endurer.... (Voyant revenir Ariste.) Ariste revient, plongé dans une profonde rêverie.... Je ne laisse plus Julie en repos qu'elle ne m'ait avoué son foible... Elle m'en fera la confidence, ou me donnera mon congé.

(Elle sort.)

SCENE XXII.

ARISTE, seul.

Non, à rappeler de sang-froid ce qui s'est passé, son intention n'étoit pas d'écrire à Valère. Mais quelle conséquence en tirer?... Quoi! Julie, il seroit possible qu'Ariste eût obtenu quelque empire sur vous! Ah! Julie, Julie, si ma raison ne m'eût pas soutenu contre l'effet de vos charmes, pensez-vous que je n'eusse pas été le premier à me déclarer pour vous? Avez-vous cru que je vous visse impunément? Non, non.... Mais plus votre mérite m'a paru accompli, et plus j'ai trouvé de motifs d'étouffer dans mon coeur la passion que vous y faisiez naître.... Ciel! quelle est ma foiblesse? Osé-je croire qu'elle pense à moi?... Allons, rendons-nous justice, une bonne fois; et convenons que, pour quelques apparences, il y a cent raisons qui détruisent une idée aussi ridicule.

SCENE XXIII.

ORGON, ARISTE.

ARISTE.

Je vous attends, Orgon, pour vous dire que les choses me paroissent moins avancées que jamais.

ORGON.

Que diable est-ce que tout ceci? On n'a guère vu d'amants plus difficiles à accorder. Dites-moi donc de quoi il est question? Il faut que votre conversation n'ait pas été du goût de Julie; car je l'ai vue passer tout-à-l'heure: le dépit étoit peint sur son visage; mais, ma foi, elle n'en étoit que plus belle.

ARISTE.

Ce que je puis vous dire, c'est qu'après bien des réflexions, je ne crois pas que le marquis soit aussi bien auprès d'elle qu'il vous l'a fait entendre.

ORGON.

Oui.... Attendez donc, ceci mérite examen.... Si les choses sont ainsi, je voudrois savoir à propos de quoi les démarches qu'il m'a fait faire? Me prend-il pour une benêt, un sot? Parbleu!....

ARISTE, l'interrompant.

Un homme tel que lui est excusable de se croire aimé.

ORGON.

Je suis votre serviteur.

ARISTE.

Il est enjoué, bien fait, et d'âge....

ORGON, l'interrompant.

Oh! d'âge, tant qu'il vous plaira. Son âge est l'âge où l'on fait le plus d'impertinences; et je prétends, ne vous déplaîse....

SCENE XXIV.

LISETTE, ARISTE, ORGON.

LISETTE, à part.

A la fin je triomphe, et l'on ne m'en donnera plus à garder.... (A Ariste et à Orgon.) Messieurs, vous pouvez parler devant moi, je sais le secret aussi bien que vous. Je sais quel est le Médor de notre Angélique.

ORGON.

As-tu débrouillé le mystère?

LISETTE.

Comment!... (A Ariste.) Est-ce qu'elle ne vous l'a pas dit, à vous, monsieur?

ARISTE.

Elle ne m'a rien dit de décisif.

LISETTE.

Tant mieux.... (A part.) Quelle félicité de savoir un secret, et de le savoir seule! On a le plaisir de l'apprendre à tout le monde.... (A Ariste.) Je l'ai tant pressée de m'avouer sur qui elle avoit jeté les yeux pour en faire son époux qu'elle a cédé à mes instances, et m'a répondu qu'il étoit triste pour elle de ne pouvoir se faire entendre, quoiqu'elle eût parlé assez clairement; et que l'on devoit s'être aperçu qu'elle n'aimoit pas le marquis.

ORGON.

Eh bien?

LISETTE.

Qu'elle avoit, en général, une antipathie mortelle pour les airs suffisants; qu'on ne trouvoit qu'inconsidération dans la plupart des jeunes gens, et que celui qui l'avoit fixée étoit d'un âge mûr.

ORGON.

Oui-dà!

LISETTE.

Que les amants pris dans leur automne étoient plus affectionnés, plus complaisants, plus conformes à son humeur.

ORGON.

Elle a raison.

LISETTE.

Comme enfin elle s'est déclarée ouvertement contre le neveu, je me suis avisée de parler de l'oncle....

ORGON, l'interrompant.

De moi?

LISETTE.

On ne m'en a pas déditée. Un regard même m'a fait entendre ce qui en étoit, et un soupir m'en a rendu certaine.

ORGON.

Comment diable! Quoi! je.... Lisette, tu badines assurément.

LISETTE.

Non, monsieur. J'ai eu beau lui dore, sur-le-champ (car cela m'est échappé) que rien n'étoit si singulier qu'un pareil choix; que, personnellement, vous étiez mal fait, cacochyme, goutteux. Tout cela n'a rien fait, elle a pris son parti.

ORGON.

Vous pouviez bien vous dispenser de lui dire cela.

ARISTE.

Sans doute. Je suis persuadé que l'esprit, la sagesse, la conduite sont les seules qualités qui puissent plaire à Julie ; elle les trouve parfaitement rassemblées chez Orgon.

ORGON.

Ecoutez donc, j'ai toujours été assez bien venu des femmes, moi.... Mais elle ne m'a pas nommé. Je suis d'ailleurs plutôt dans mon hiver que dans mon automne. Par cet homme mûr n'entendrait-elle pas parler de vous, Ariste?

ARISTE.

De moi?

LISETTE, à Orgon, en montrant Ariste.

Bon! s'il s'agissoit de monsieur, il n'a pas d'apparence qu'après tant d'entretiens secrets il l'ignorât.... Qui plus est, je vous ai nommé, et on ne m'a pas démentie. Non, vous dis-je, c'est vous, M. Orgon. La bizarrerie de son étoile l'a fait se déclarer pour vous.

ORGON, à part.

Oh! parbleu! monsieur mon neveu, ceci va donc bien vous faire rire.... (Riant.) Ah! ah! ah! vous n'en tâterez, ma foi! que d'une dent.... (A Ariste et à Lisette.) N'ébruitons rien. Il faut le faire venir, et nous divertir un peu à ses dépens.

(On entend des instruments qui préludent dans l'appartement voisin.)

SCENE XXV.

LE MARQUIS, ARISTE, ORGON, LISETTE.

LE MARQUIS, vers la coulisse, aux musiciens qui sont dans l'appartement voisin, et que l'on ne voit pas.

Oui, vous êtes bien sur ce ton-là. Cela ira à merveille. Restez dans cette antichambre; je vous avertirai quand il sera temps.... (A Ariste.) Vous ne le trouverez, je crois, pas mauvais, monsieur? J'ai rencontré quelques musiciens et quelques danseurs de ma connoissance, que j'ai amenés avec moi, et qui doivent faire un impromptu, dont mon mariage sera le sujet .

ARISTE.

Il ne faut pas vous abuser plus long-temps, monsieur.

ORGON, bas, à Lisette.

Motus!

ARISTE, au marquis.

Julie n'étoit point née pour vous.

LE MARQUIS.

Plaît-il, monsieur?

ARISTE.

C'est un autre que vous qu'elle est résolue d'épouser.

LE MARQUIS.

Un autre?

ORGON.

Oui, un autre.

LE MARQUIS.

Mon oncle appuie la chose bien sérieusement... (Riant.) Ah! ah! ah!

ORGON.

Vous avez beau ricaner; c'est un autre, vous dit-on.

LE MARQUIS.

Fort bien, monsieur, fort bien!

LISETTE.

Et cet autre est quelqu'un à qui vous devez le respect.

LE MARQUIS, ironiquement.

Oh! qui que ce soit, je le respecte infiniment.

ORGON.

Vous êtes d'une bonne pâte, monsieur mon neveu, de venir me conter des sornettes, quand il n'est pas plus question de vous que de Jean-de-Vert.

LE MARQUIS.

Ah! de grâce, mon oncle, ne serrez pas tant la mesure. Vous m'alarmez.

ORGON.

Vous croyez que les femmes ne pensent qu'à vous autres étourdis?

LE MARQUIS.

Elles y sont quelquefois forcées.

ORGON.

Oh bien! il faut, pourtant, que vous en rabattiez.

LE MARQUIS.

Il faut que ce rival, quel qu'il soit, se prépare à être humilié; car, en tous cas, mon cher oncle, j'ai en poche de quoi le mortifier étrangement.

ORGON.

Eh! qu'est-ce que c'est?

LE MARQUIS.

Un billet, de la part de Julie.

ORGON.

Qui s'adresse à vous?

LE MARQUIS.

Oui; vous pouvez m'en croire. Billet, de la part de Julie, reçu dans le moment, rempli des sentiments les plus passionnés, et qui reproche à la personne son excès de modestie.... C'est pour moi, comme vous voyez, à ne pouvoir s'y tromper.

ORGON, à Ariste.

Quel est donc ce billet dont il parle?

ARISTE.

Un billet que Julie a dicté, et que j'ai écrit moi-même.

ORGON.

Et elle écrivait à Valère?

ARISTE.

Il me l'a semblé.

ORGON.

Que diantre, vous et Lisette, venez-vous donc me conter?

LISETTE.

Je n'y conçois rien.

ORGON.

Ni moi.

ARISTE, après avoir hésité un moment.

Ni moi.

LE MARQUIS.

On vous expliquera aisément tout cela dans un moment; on vous l'expliquera.... (A Orgon.) Eh bien! mon cher oncle, êtes-vous anéanti, pétrifié?

ORGON.

Il faut voir jusqu'au bout.

SCENE XXVI.

JULIE, ARISTE, ORGON, LE MARQUIS, LISETTE.

JULIE, à Ariste.

Je ne puis m'empêcher de vous demander, monsieur, pour quelle fête on a rassemblé ici ce nombre infini de musiciens.

LE MARQUIS.

C'est moi qui les ai amenés, mademoiselle, pour célébrer le plus beau de nos jours.... Mais on me tient ici des discours étranges! Je vous prie d'éclaircir hautement le fait. On dit qu'un autre que moi est le héros de la fête.... (En riant.) Ah ! rassurez-moi, de grâce.

Orgon, à Ariste.

Ecoutons.

JULIE, au marquis.

Les discours qu'on tient à présent me touchent peu. Je renonce à tout engagement: mais il est vrai qu'un autre que vous avoit quelque empire sur mon coeur.

ORGON, à part.

Ah! ah!

JULIE.

C'est un empire qu'il méprise.... Je ne prends plus le change sur sa conduite. La fierté et la modestie gardent également le silence.

ORGON, à part.

J'entends bien le reproche.

LE MARQUIS, à Julie.

Quoi! déguiserez-vous toujours ce que vos yeux m'ont répété tant de fois, et ce que votre main vient de me confirmer?

ORGON.

Chanson.

JULIE, au marquis.

A l'égard de la lettre, votre erreur est excusable. Aussi n'est-ce pas ma faute si elle vous a été envoyée.... Cependant, vous devez avoir vu clairement qu'elle n'étoit pas écrite pour vous.

ORGON, au marquis.

Cela est positif.

LE MARQUIS.

Voilà un petit caprice aussi bien conditionné, et poussé aussi loin.... Oh! qu'on me définisse à présent les femmes!

ORGON.

Allez, allez, mademoiselle n'a point de caprices.... (A Julie.) Vos attraits sont brillants, adorable personne! et si fort au-dessus de tout ce que l'histoire et la fable nous vantent qu'il n'étoit pas naturel qu'un homme de soixante et dix ans....

LE MARQUIS, l'interrompant.

Qu'est-ce que dit donc mon oncle? Est-ce qu'il perd l'esprit?

ORGON, à Julie.

Il étoit, dis-je, peu naturel qu'un homme septuagénaire regardât ces attraits comme un bien qui pût lui devenir propre : mais, de même qu'Eson fut rajeuni par les charmes de Médée, vos charmes enchanteurs....

LE MARQUIS, l'interrompant.

Ah! miséricorde! Quoi! mon oncle a des prétentions? Il y a de quoi mourir de rire!

JULIE, à Orgon.

L'âge, même aussi avancé que le vôtre, n'est point un défaut, selon moi, monsieur...

ORGON, l'interrompant.

Vous êtes bien obligeante.

JULIE.

Mais ce n'est pas non plus un mérite assez recommandable pour qu'il me tienne lieu de l'inclination que je n'ai point pour vous.

ORGON.

Comment?

LISETTE, à part.

Que veut dire ceci?

LE MARQUIS, à Orgon.

Cela est positif, mon oncle, et très positif.

ORGON, à Julie.

Excusez mon erreur. (A part.) Cette fille-là a quelque chose d'extraordinaire.

LE MARQUIS, riant.

Ah! ah! ah!

ARISTE, à part.

Ce que je vois, et le souvenir de ce qui s'est passé, me force à rompre le silence.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est?

ARISTE, à Julie, en se jetant à ses genoux.

Ah! Julie, refusez donc aussi cet Ariste, qu'une passion sincère oblige à se jeter à vos genoux; qui, jusqu'à présent, n'a osé se livrer à un espoir trop flatteur, ni vous découvrir ses sentiments, parce qu'il se croit cent fois indigne de vous, mais qui, de tous les hommes, est le plus passionné.

LE MARQUIS, éclatant de rire.

Ah! monsieur veut aller aussi sur mes brisées? Mais, mais l'aventure devient trop bouffonne.

LISETTE, à part.

Notre tuteur amoureux!

JULIE, à Ariste.

J'ai dit que je renonçois à tout engagement...

LE MARQUIS, l'interrompant.

Oui, et dans le fond il n'en est rien.

JULIE, à Ariste.

Je viens de refuser Orgon et le marquis: l'un m'accuse de caprice, l'autre de singularité. (En souriant.) Un troisième refus m'attireroit sans doute un reproche plus sensible. (Lui présentant la main pour le relever.) J'accepte votre main, Ariste.

ARISTE, se relevant.

C'est in bonheur inattendu, auquel je me livre tout entier.

ORGON, à part.

Parbleu! j'en suis ravi, et pour cause. (Au marquis.) Eh bien ! notre cher neveu, êtes-vous content du personnage que vous m'avez fait jouer ici?

LE MARQUIS.

Que voulez-vous, monsieur, que je vous dise? Le dépit a fait faire des choses extraordinaires, et il y a, dans tout ceci, moins de changement qu'on ne se l'imagine.

(Il va chercher les musiciens et les danseurs dans la coulisse.)

SCENE XXVII.

TROUPE DE MUSICIENS ET DE DANSEURS, ARISTE, JULIE, ORGON, LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS, aux musiciens et aux danseurs.

Avancez, messieurs les musiciens et danseurs; avancez, et que la fête aille son train.

DIVERTISSEMENT.

ARISTE, chantant.

La saine philosophie,
Sévère sur nos désirs,
Nous porte à passer la vie
Loin des turbulents plaisirs:
Mais les jeux, enfants de la tendresse,
Peuvent être admis dans sa cour;
Et je préfère la sagesse
Qui pare ses traits de l'Amour.

(On danse.)

VAUDEVILLE.

ARISTE.

Du jeune et malheureux Atys,
Cybèle envioit la conquête.
Anacréon, aux cheveux gris,
De myrrhes couronnoit sa tête.
En vain un tendre sentiment
D'Hébé semble être la partage;
Tant qu'on respire, on est amant.
L'amour est de tout âge

ORGON.

Je suis si vieux, j'ai si long-temps
Près du beau sexe fait tapage,
Que je me croyois hors des rangs;
Mais, plus entreprenant qu'un page,
Dans le moment, il m'a suffi
D'entendre parler mariage:
Mon coeur acceptoit le défi.
L'amour est de tout âge.

LISETTE.

Je n'avois pas encor dix ans,
Qu'un espiègle du voisinage,
En dépit de nos surveillants,

Accouroit pour me rendre hommage.
Que se passoit-il entre nous?
Rien qu'un innocent badinage:
Mais, ô grands dieux! qu'il étoit doux!
L'amour est de tout âge.

LE MARQUIS.

Si dans un cercle je parois,
La grande maman, la plus sage,
Gémit de n'avoir plus d'attraits,
La mère affecte un doux langage;
La fille à marier rougit,
Et laisse tomber son ouvrage,
Celle à la bavette sourit.
L'amour est de tout âge.

JULIE.

Le vieillard est plein de bon sens;
Mais il est jaloux et sauvage.
Si le jeune a des agrémens,
Il est fou, bizarre et volage.
Qu'il est difficile, en ce temps,
D'avoir un époux qui soit sage!
S'ils peuvent l'être à quarante ans,
Le mien est du bon âge.

FIN DE LA PUPILLE.

End of Project Gutenberg's La Pupille, by Christophe-Barthélemy Fagan

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LA PUPILLE ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works,

by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg™.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up,

nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg™ website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™

Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™'s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and

distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.